

tems, cela n'est pas douteux, nos peuples observateurs jusqu'à présent de leur Religion, & sensibles à la voix de la conscience, chercher avec un empressement mêlé de douleur & de surprise, les ministres du sanctuaire pour être réconciliés avec Dieu : on verroit aux jours de fête dans les églises, des femmes de toutes les conditions se presser en foule à l'entour du petit nombre de tribunaux de la pénitence, pour y gagner enfin après les efforts mille fois réitérés d'une constance obstinée, une place à quelque heure que ce pût être. On verroit dans les sacristies & dans leurs avenues des hommes çà & là, épars, se recommander humblement aux prêtres, pour obtenir la grace d'en être écoutés, & souvent même on les verroit leur manifester, par des expressions plaintives, la profondeur des plaies de leurs ames, pour les exciter par la compassion à leur en accorder le remède. Mais si après plusieurs de ces tentatives, non moins pénibles que pieuses, le très-grand nombre de ces aspirans à la pénitence se trouvoit frustré du saint objet de ses desirs, s'il arrivoit souvent, comme cela seroit inévitable, que des matrones respectables, mais délicates, que de jeunes personnes consciencieuses, mais élevées dans la mollesse de l'aïfance, après avoir inutilement languï des heures entieres devant un confessionnal devenu inaccessible, fussent contraintes de se retirer chez elles avec le regret douloureux de n'avoir pu ni ouvrir leur cœur au directeur, ni calmer par ses conseils leurs peines intérieures, ni effacer leurs fautes par une absolution consolante, ni enfin fortifier leur ame en la nourrissant du pain des Anges; si les femmes des petits bourgeois & des gens de métier, après avoir abandonné toute la matinée leur famille & leur ménage, étoient souvent obligées de remporter chez elles & leurs péchés & l'humeur sombre qu'ils inspirent, outre la triste perspective des gronderies de leurs maris, & des